

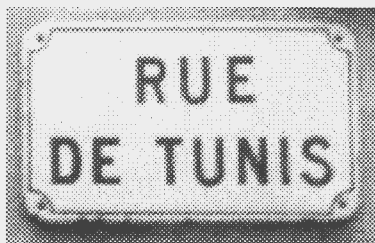
# m é m o i r e

---

# plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

8



Ce huitième numéro de *Mémoire plurielle* marque aussi le deuxième anniversaire de notre association. Créée pour garder la mémoire des hommes qui, à un titre ou à un autre, se sont investis en Afrique du Nord, la revue consacre toujours un article plus général se rapportant à un aspect de l'un des

trois pays. Aujourd'hui, c'est le Maroc et l'originalité de son relief que nous vous racontons. Les hommes qui peuplent ce numéro vous plairont par leur diversité : un général plus connu par les livres de ses fils, un magistrat-conteur, un peintre-écrivain dans la tradition de Fromentin, un peintre encore qui a habité la mémoire d'un enfant, enfin un sculpteur célèbre qui donne avec humour une leçon de simplicité. Bref, des articles à lire pendant vos vacances, fort bonnes, nous le souhaitons. Nous vous retrouverons avec plaisir à la rentrée pour une nouvelle année pleine de projets et d'entrain.

# La parole

nous appartient

---



## Espace historique 3

Le Maroc, le "royaume de Marrakech"

Gérard Demas

## Ecrivain public 7

Kabylie... cher pays de mon enfance

Jean Turin

## Hommes singuliers 11

Le général Margueritte

Jacques Frémeaux

## Point livres 16

Repères bibliographiques

Janine de la Hogue

## Le musée 19

Au M'Zab, vision d'artiste

Maurice Bouviolle

## Les chemins de mémoire 22

Notre ami, le peintre Alexandre Rigotard

Frédéric Meyer

## Brève 24

Paul Belmondo

Janine de la Hogue



### Comité de rédaction

Janine de la Hogue

Bienvenue Amoros, André Appel, Marc Baroli, Anne-Marie Briat, Odette Goinard  
119, rue de l'Ouest, 75014 Paris.

### Réalisation

BADIANE, 7 passage Bourgoïn, 75013 Paris. Tél : 53 19 02 60.

### Adhésions/Abonnements

Mémoire d'Afrique du Nord, Raymond Albert, trésorier, 5 rue Ribéra, 75016 Paris.

*Bienfaiteur* : à partir de 150 francs. *Adhérent* : à partir de 75 francs.

Commission paritaire en cours.

## Le Maroc, le “royaume de Marrakech”

Son particularisme humain et l'originalité de sa géographie

Gérard Demas

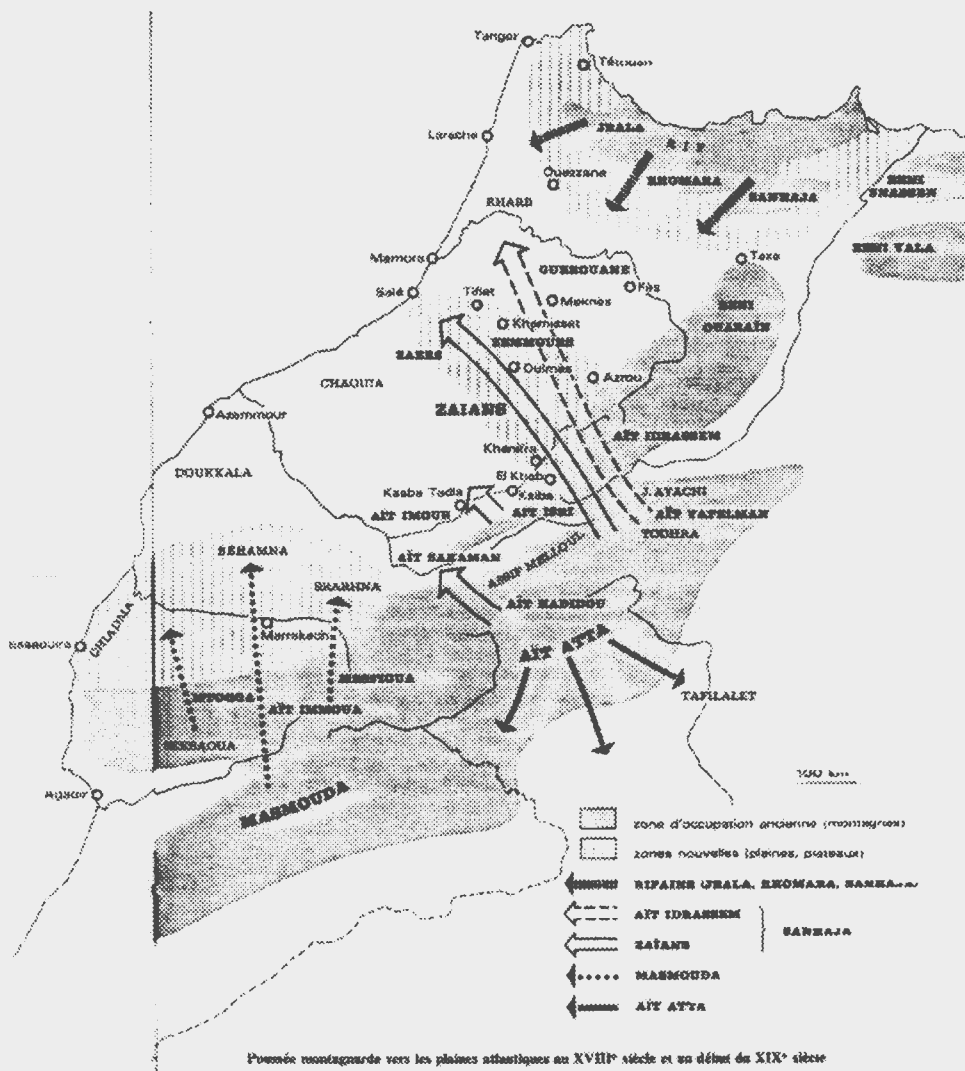
**Le Maroc est un pays à la géographie fort originale. C'est donc à un spécialiste, le géographe Gérard Demas que nous avons demandé de nous aider à mieux comprendre ce relief qui a commandé l'histoire et la vie sociale de ce pays.**

Ce pays présente certainement la personnalité la plus accusée de l'Afrique du Nord, on l'appelle le *Dzirat el Maghreb*, l'île du couchant, parce que c'est la contrée la plus occidentale, le vrai pays du soleil couchant, le *Maghreb al-aqsa*. De plus, il tourne le dos presque entièrement au reste de cette partie du continent africain, la seule qui soit d'origine alpine.

En effet, on peut dire que, un peu comme la France, son relief est disposé en un amphithéâtre qui regarde vers l'Océan Atlantique. Et, de plus, les gradins que sont les montagnes de l'Atlas sont plus ou moins isolés du reste du Maghreb par une série de plaines et de plateaux, presque arides, qui n'attirent pas le peuplement. Il faut bien se rendre compte qu'il est plus facile et plus rapide de traverser le détroit de Gibraltar, large seulement de 14 kilomètres et d'atteindre ainsi l'Europe que de franchir sur environ 200 km ce que l'on appelle la “plaine de Guercif” qui mène de la trouée de

Taza à Oujda, donc à l'Algérie à l'histoire si mouvante. Indubitablement, le Maroc, du fait de sa situation géographique, appartient à la fois au monde méditerranéen, au monde saharien et au monde océanique.

L'isolement continental du Maroc commence au bord de la Méditerranée et se continue jusque dans la zone pré-saharienne du Tafilalet. La façade méditerranéenne, découpée et longue de 450 km, est tout de suite bordée par la chaîne du Rif qui rejoint l'Atlas tellien algérien par l'intermédiaire des monts des Beni-Snassen. Au sud de ces monts commencent les hautes terres semi-arides de la vallée de la Moulouya et du plateau de “Berguent” (aujourd'hui Aïn-Benimathar), zone d'élevage extensif, en particulier d'ovins, les meilleurs du pays, paraît-il. Cette partie bute ensuite sur la portion orientale du Haut Atlas qui, bien que moins élevée, se rattache presque à l'Atlas saharien en Algérie. Cet ensemble constitue ce que l'on nomme le Maroc



Poussée versagrande vers les plaines atlantiques au XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle

oriental, si peu attirant que, la plupart du temps, les habitants du pays ont tendance à l'oublier. Ne dit-on pas dans le Maroc "atlantique" que Oujda, c'est l'Algérie! C'est tout dire...

Par contre, les habitants ont pu établir des liens plus durables avec les nomades sahariens et les relations commerciales transsa-

hariennes ont créé des attaches solides, ancestrales, sur toute la bordure sud du Haut Atlas et loin dans la zone désertique. N'oublions pas que les puissantes dynasties almoravide et almohade qui ont régné sur le Maroc, l'Andalousie et même le Maghreb, venaient des tribus berbéro-maures du grand sud marocain et qu'il n'est donc pas

étonnant que ce pays, fort des relations anciennes d'allégeance de ces tribus, estime pouvoir revendiquer au moins une partie du Sahara occidental, chose qui semble à peu près admise officiellement aujourd'hui. Mais c'est quand même une zone de type désertique. Il est donc difficile d'y vivre en sédentaire.

Ainsi protégé par cette sorte d'énorme "limes" naturel (le rempart des montagnes et le glacis du Maroc oriental), le Maroc atlantique "utile" a développé son art de vivre et donc son histoire très particulière. Son destin, en effet, a plus longtemps été de dominer une partie de l'Espagne, durant sept siècles environ, que de régner sur le reste du Maghreb, pas même deux siècles. L'épine dorsale du pays a la forme approximative d'un H couché, soit deux branches à peu près ouest-est et une branche en diagonale qui les relie.

La première branche s'étire sur 250 km environ le long de la Méditerranée : c'est la chaîne du Rif déjà citée qui s'apparente morphologiquement à l'Atlas tellien. Elle faisait partie de la chaîne alpine qui part de la chaîne bétique en Andalousie et en a été isolée par l'effondrement du détroit de Gibraltar. Cette chaîne est peu élevée, 2450 m au djebel Tidighine, mais elle isole le littoral qui n'est praticable qu'à ses deux extrémités, les zones de Tanger et de Nador. Elle domine, à l'est, la seule plaine riche de la région, la plaine des Triffa qui, à l'égal de la Mitidja, est un ensemble bonifié par la colonisation, aussi bien indigène qu'euro péenne.

La deuxième branche, le long de la bordure saharienne, est le Haut Atlas qui s'étend sur 700 km et prolonge l'Atlas saharien

d'Algérie. Il domine les basses terres du sud de façon brutale car il est parcouru par "l'accident sub-atlassique", une faille courant tout le long de la chaîne, ce qui explique la violence du séisme qui a détruit Agadir le 1er mars 1960. Cet ensemble montagneux s'élève jusqu'à 4165 m au Djebel Toubkal, point culminant du Maghreb, et n'est franchissable qu'en trois endroits difficiles, des cols appelés *tizi* dans le langage berbère : le Talremt, le Tichka et le N'Test. Cette chaîne tombe de manière abrupte dans l'océan, à l'ouest.

Il faut noter que cette branche possède vers le sud un appendice dont la direction rappelle celle de la branche diagonale dont il est question plus loin. Il s'agit de l'Anti-Atlas, coupé en deux par la vallée touristique du Draa et soudé à la chaîne principale par le massif volcanique du Siroua qui atteint 3300 m et où s'illustra un officier bien connu, Henri de Bournazel.

Enfin, en diagonale, l'alignement du Moyen Atlas, plus élevé dans sa partie orientale (plus de 3000 m au Djebel Bou Iblane ou Bou Naceur par exemple), dominant la vallée de la Moulouya et s'abaissant progressivement vers l'ouest. Cet ensemble, formé de plis calcaires, est séparé du Rif au nord par l'étroit couloir de Taza, mais se rattache au Haut Atlas au sud par ce que l'on appelle souvent le "plateau des lacs". C'est lui qui, opposant son front aux vents océaniques, un peu comme le relief français, isole presque constamment les plaines et plateaux occidentaux du Maroc du reste de l'Afrique du Nord, bien que, de temps à autre, l'air saharien arrive à le franchir et à se déverser sur ces plaines et plateaux. C'est le chergui.

Nous avons ensuite ce qu'il est convenu de nommer le "Maroc utile", la zone atlantique, enchâssée dans cet espace de vaste cirque montagneux. Les gradins moyens de l'amphithéâtre sont constitués par la partie des plateaux dite la "meseta", au pied desquels s'alignent le long de la côte les plaines basses. Ce sont là les gradins inférieurs finissant au bord de la "scène" qu'est l'océan. C'est là que l'on trouve les exploitations les plus intéressantes : agricoles, avec cultures sèches ou irriguées et l'élevage semi-extensif, mais aussi minières dont le fameux phosphate, une des ressources les plus importantes du Maroc. Ces plaines riches se suivent du nord au sud, depuis celle construite par les alluvions du Sebou, le Gharb, ancien golfe marin du temps du périple d'Hannon et où l'on trouve aujourd'hui les plus belles orangeries du pays, jusqu'à celle des Abda au niveau de Mogador (maintenant Essaouira). Ajoutons la plaine du Souss avec son débouché Agadir, prise en tenaille entre le Haut Atlas et l'Anti Atlas, qui ouvre le route du Sahara par Goulimine et son célèbre souk aux chameaux. Le littoral atlantique est d'accès un peu moins difficile que le littoral méditerranéen. Les seuls ports existant avant la modernisation du pays au XXe siècle étaient des embouchures de rivières où l'on trouve les restes des comptoirs phéniciens ou ceux plus récents des Portugais. Il a donc fallu y construire des ports artificiels conséquents, comme Agadir et Safi et, principalement, Casablanca, voulu par le maréchal Lyautey. Par contre, ce littoral offre la richesse de ses eaux, très poissonneuses grâce au passage au large du courant froid des Canaries. Longtemps Safi fut un des plus importants

ports sardiniens du monde, mais il semble qu'il soit aujourd'hui supplanté par son voisin du sud, Agadir.

En conclusion, il est courant de reconnaître actuellement ce particularisme marocain, consacré par les brochures touristiques. Mais cette physionomie du pays est encore plus nette quand on se rend compte que ce pays veut avoir, et a, des liens économiques tellement forts avec l'Europe et le monde occidental qu'il a même été candidat à l'adhésion à l'Union européenne. Enfin, un autre trait caractéristique de son particularisme passe presque inaperçu, mais il est édifiant : ce pays musulman, religieusement autonome, a conservé le dimanche comme jour chômé de la semaine.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 2e éd., Paris, 1967.
- J. Brignon, en coll., *Histoire du Maroc*, Hatier, Paris, 1967.
- J. Enckman, *Le Maroc moderne*, Paris, 1895.
- J. Martin et H. Jover, *Géographie du Maroc*, Hatier, Paris, 1964.
- G. Marçais, *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen Age*, Paris, 1946.
- G. Marçais, *Les Arabes en Berbérie du XIe au XIVe siècle*, Paris, 1913, chapitre III.
- J.-L. Miège, *Le Maroc et l'Europe (1830-1894)*, PUF, Paris, 1961.
- R. Ricard, *Le Maroc septentrional du XVe siècle, d'après les chroniques portugaises*, Hespéris, 4e trim. 1936.
- R. Le Tourneau, *Evolution politique de l'Afrique du Nord*, A. Colin, Paris, 1962.
- Dr Weisberger, *Au seuil du Maroc moderne*, Rabat, 1947.
- A consulter également :
- Encyclopedia Universalis, p. 549 et suivantes.
- Atlas du Maroc, articles de J. Gadillier, A. André, J. Le Coz et D. Noir, Rabat de 1958 à 1965.
- Bulletin d'archéologie marocaine, de 1957 à 1966.

## Kabylie... cher pays de mon enfance

Jean Turin

**Jean Turin est un fils d'Algérie, un amoureux de la Kabylie. Juge et poète, homme de loi et de plume, il a consacré sa vie à la parole et à la plume. Il nous donne ici quelques images de cette montagne kabyle où il a été si heureux.**

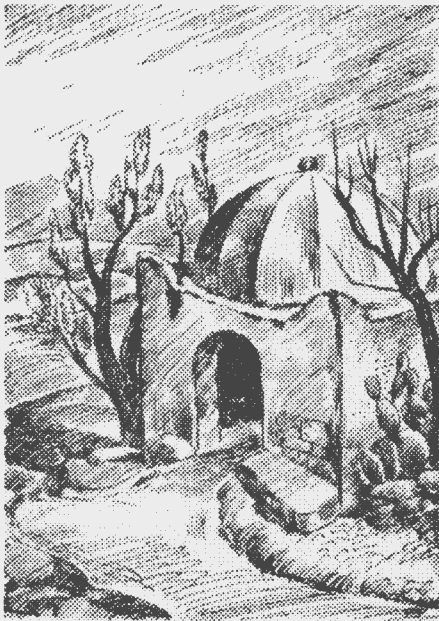


Jean Turin, juge de paix à Fort-National en 1920.

Kabylie... cher pays de mon enfance. Ce n'est pas le titre d'une chanson mais bien celui du souvenir.

J'ai vécu tout enfant à Fort-National, cœur de la Grande Kabylie, dans le décor hautain des montagnes du Djurdjura, au milieu de paysages féeriques, figés dans une grandiose solitude sous la neige des hivers, mais, au printemps, animés par une foule joyeuse de soleil et de clarté après les longues journées de brume. Alors les villages s'éveillaient pleins de rumeurs. Des toits sans cheminée, à travers les tuiles, s'élevaient des fumées légères et l'odeur des bruyères brûlées se mêlait au parfum de corolles prêtes à éclore. Les pâtres, pressés de jouir de l'heure, poussaient leurs troupeaux sur les sentiers. Derrière eux, ivres de la liberté retrouvée, les chiens irritaient de leurs

aboiments les bœufs placides, jetaient les chèvres hors des chemins. Dans le ciel, les vautours menaient leur ronde, à l'affût d'une proie, tandis que martinets et hirondelles, comme par miracle issus des nues, se grisait de vols rapides et de cris. Les femmes et les enfants



dessin : Henry Caillet

couraient vers les fontaines délivrées et les vieux hommes s'allongeaient à terre, graves et béats. Gens et bêtes se hâtaient de vivre comme si le jour naissant ne devait être qu'une offrande passagère du soleil.

J'habitais une maison longue et blanche, entourée d'un grand jardin coloré d'iris et de pervenches. Tout au fond s'élevait une tonnelle de lierre où je réfugiais mes joies et mes peines d'enfant. Souvent j'errais le long des remparts, admirant à travers les meurtrières, les pics du Djurdjura dont les blancs sommets se teintaient de vives couleurs au soleil levant et où mouraient les dernières lueurs du jour. Et je fréquentais l'école communale en compagnie de jeunes camarades kabyles qui, lors des fêtes patronales, chantaient avec moi la "Marseillaise".

A cette époque, il était assez ardu de parvenir jusqu'à Fort-National. D'Alger, le chemin de fer,

généreux en fumée et en poussières, menait le voyageur en gare de Tizi-Ouzou. Un grand break l'attendait et le conduisait à l'hôtel Kohler en vue d'un traditionnel café au lait agrémenté de brioches et de croissants. Puis on reprenait place dans le break qui, tentures flotantes au vent, traversait au trot de ses trois chevaux, la foule compacte des burnous. L'odeur du bois brûlé, mêlée au parfum du *kaoua*, quittait les cafés maures et accompagnait le voyageur qui glanait encore, au passage, d'autres odeurs : musc, benjoin, épices. Ce mélange ne heurtait pas l'odorat : il caractérise la senteur de la cité kabyle que l'on ne retrouve en aucun autre pays du monde. On en garde toujours le souvenir nostalgique.

Tout allait bien jusqu'au lieu-dit : "Les Fermes françaises". Puis la côte devenait rude. Les bêtes ralentissaient l'allure malgré le fouet et les injures. Les voyageurs, sous le soleil sans pitié, fermaient les yeux et une somnolence, cependant inquiète des mouches tenaces, tentait sa chance... Un cri brusque du conducteur mettait fin à toute incertitude.

– Tout le monde descend ! ... sauf les dames, ajoutait-il galamment lorsqu'elles n'étaient



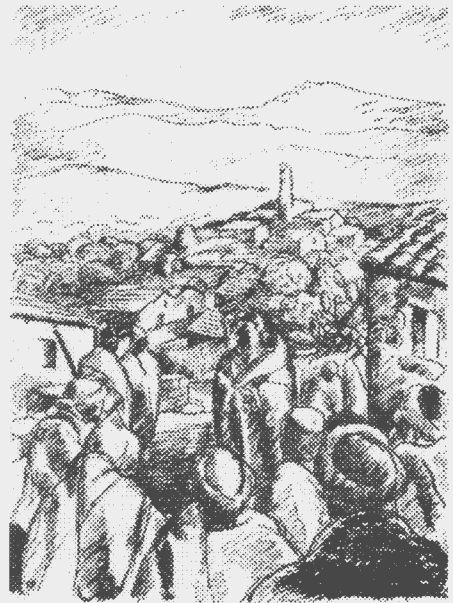
pas en très grand nombre.

La montée sévère justifiait cet appel si l'on considérait les haridelles aux paturons fatigués qui, plus têtues, à l'occasion, que des mulets, étaient fermement décidées à ne poursuivre leur route qu'allégées de leur fardeau humain. Alors tout le monde descendait. Les enfants kabyles des villages voisins, au courant de cet épisode quotidien, accouraient, escortaient la caravane, offraient à la vente des bouquets de fleurs sauvages, des œufs, des poulets ou quémandaient simplement une aumône. Les voyageurs faisaient plus ample connaissance et le jeune lieutenant profitait de la promenade forcée pour tenter de s'attirer les bonnes grâces de la nouvelle institutrice. L'on arrivait ainsi à la halte officielle, marquée par une baraque en bois dressée sur le bord de la route. Un cafetier kabyle vendait du café maure, du thé à la menthe et de la tiède limonade. Un passant facétieux avait accroché au-dessus de la porte une pancarte sur laquelle il avait inscrit : "Le Grüber". Le cafetier avait maintenu l'enseigne lorsqu'il avait su qu'elle reproduisait le nom d'un grand café d'Alger.

Les chevaux reposés, on repartait et c'est alors qu'à l'issue de chaque lacet de la route on apercevait la caserne des Zouaves qui dominait Fort-National et le pays environnant. Cette vision mettait beaucoup d'espoir au cœur de ceux dont c'était le premier voyage et qui ne savaient pas combien de tournants restaient à franchir avant l'arrivée.

Mais, soudain, survenait la récompense des fatigues endurées. Sortant de l'étreinte des collines qui le bordaient jusque-là, le chemin débouchait, après une courbe, sur un paysage d'une fastueuse grandeur. Du fond d'un abîme, un oued traçait son cours à travers une parure de lauriers-roses, une végétation puissante jaillissait, née des caprices des vents, des pluies et des neiges. Elle s'élançait sans ordre à l'assaut des premiers contreforts du Djurdjura et l'œil fatigué des poussières de la route parcourait, ravi,

l'immense fouillis de verdure. Le regard était aussitôt après attiré par les cimes imposantes du Djurdjura, ces pics gardiens de la terre kabyle, protecteurs des moindres éminences rangées, telles des filles peureuses, sous la domination paternelle. Cet ensemble est inséparable



*dessin : Henry Caillet*

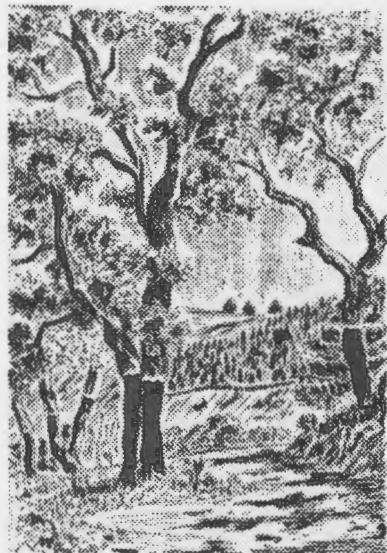
d'un paysage kabyle. Il faut avoir admiré ces sommets dans le clair matin, dans les soirs bleus, au cours des nuits d'été, lorsqu'ils empruntent au soleil, à la lune, à toutes les lueurs venues des cieux, des reflets merveilleux et divers. Mais pourtant c'est l'hiver que le

Djurdjura, orgueilleux, immobile sous son blanc manteau, impose toute sa puissance et domine la Kabylie de son invincible éternité.

Ce paysage grandiose accompagnait le voyageur jusqu'à Fort-National où l'on entrait par la porte d'Alger. Le conducteur demandait alors à son attelage un ultime effort et le break parvenait à une allure très convenable jusqu'à la place du village.

Le soir, les portes d'Alger et de Michelet, seules ouvertures dans les remparts qui ceignaient Fort-National, étaient fermées, plus par habitude que par crainte.

Quinze ans plus tard un bienheureux hasard m'a ramené à Fort National. Le petit garçon que j'avais été y a retrouvé tous ses bonheurs d'enfance. J'étais alors juge de paix et ce mot prenait en Kabylie toute sa valeur. Combien de fois suis-je revenu seul la nuit, au retour d'un transport, d'une reconstitution criminelle, laissant loin derrière moi greffier et interprète jusqu'à ces portes que m'ouvrait un chaouch endormi.



dessin : Jean de la Hogue

Fort-National était un haut lieu de France, un lieu où soufflait l'esprit et l'on doit regretter que les hommes et les femmes de France n'y soient allés en pèlerinage, je dis bien en pèlerinage. Ils y auraient découvert l'empreinte spirituelle de notre pays. Quittant le village, franchissant l'enceinte des remparts, ils auraient gravi le sentier rocailleux qui menait au bastion d'Ismaïneserène. De là ils auraient empli leur regard du panorama grandiose du Djurdjura, géant lointain, dominant les hautes collines au sommet desquelles un village dressait le minaret de sa mosquée. Dans les ravins, les lauriers-roses parsemaient le lit des oueds, asséchés l'été, véritables torrents l'hiver. Et ces hommes, ces femmes auraient compris que la Kabylie commandait à l'âme. Ils auraient aspiré à découvrir les sources cachées au creux des vallées, à jouir de la solitude des sommets où apaiser les ardeurs, les soucis de leur vie quotidienne. Ils auraient communiqué avec l'infini et tenté d'assouvir ce besoin d'absolu que seule la mort contentera peut-être...

## Le général Margueritte

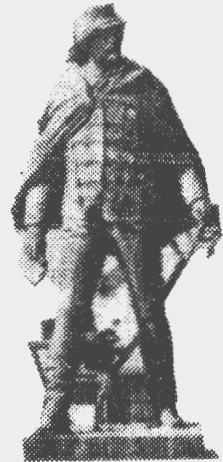
Jacques Frémeaux

**“Enfant pauvre sorti des entrailles de la démocratie et parvenu à la gloire à force de volonté”, “un des meilleurs... qu’ait vu notre Algérie depuis qu’elle est devenue française”, les éloges n’ont pas manqué sur la tombe de cet officier d’humble extraction, associé aux grandes pages de la conquête de l’Algérie, et mortellement blessé à Sedan à la tête de ses troupes.**

**Jacques Frémeaux, professeur à l’Université de Paris-Sorbonne, nous raconte le destin singulier de cet homme de légende.**

Jean-Auguste Margueritte est né à Manheulles (département de la Meuse, arrondissement de Verdun) le 15 janvier 1823. Arrivé en Algérie à l’âge de huit ans, avec son père gendarme, il s’engage à quinze ans dans les Gendarmes maures, unité supplé- tive composée en majorité de volontaires musulmans, chargée de battre l’estrade en avant des troupes régulières, et de faire la police des tribus de la Mitidja. A dix-neuf ans, il est sous-lieutenant. A cette date, la dissolution des Gendarmes maures, versés dans les Spahis, le place dans une alternative délicate : continuer à servir comme officier dans les Spahis, mais à titre étranger, ce qui risque de limiter sa carrière ; ou bien reprendre celle-ci de zéro, mais au titre français, avec l’ambition d’avancer rapidement. C’est cette solution qu’il choisit en s’engageant à nouveau comme simple cavalier en 1842. Il n’a pas lieu de s’en repentir : sous-lieutenant dès 1844, capitaine à trente ans (1853), colonel à quarante (1863), il est en 1870, à 47 ans, le plus jeune général de division de l’armée française. Ce sont de remarquables résultats pour un homme sorti du rang, doté d’une instruction sommaire et de famille modeste. Comment peut-on les expliquer ?

Margueritte a bénéficié d’abord des perspectives offertes par la conquête de



l'Algérie, depuis les interminables combats pour le contrôle de la Mitidja au temps de "l'occupation restreinte" jusqu'aux grandes campagnes de la guerre contre Abd-el-Kader sous les ordres de Bugeaud (1841-1847). Il acquiert, aux Gendarmes maures, puis aux Spahis, dans lesquels il sert pendant dix ans (1842-1853), la réputation d'un entraîneur d'hommes et d'un cavalier redouté (cinq citations). S'il ne figure ni à la prise de la Smala, ni à la bataille d'Isly, son fait d'arme le plus célèbre reste l'épisode à l'issue duquel, à la tête de son goum, il affronte victorieusement le cherif Bou Maza qui, deux ans plus tôt, avait soulevé le Dahra et ses compagnons, et les met en fuite (mars 1847). Par la suite, il sait fournir le travail nécessaire pour assumer les responsabilités d'un officier supérieur de Chasseurs à cheval, en tenant garnison à Blida, puis à Carcassonne. Absent des campagnes de Crimée et d'Italie, il emmène ses Chasseurs d'Afrique au Mexique (août 1862-juin 1864). Il participe ensuite à la conduite des opérations contre les tribus du sud (insurrection des Ouled Sidi Cheikh). Selon son ami, du Barail, qui a suivi un itinéraire très proche, mais avec l'avantage d'être un aristocrate, fils de colonel, il serait devenu, sans sa mort prématurée, "le grand chef de toute l'arme" de la cavalerie.

Margueritte, archétype de l'officier de la cavalerie d'Afrique, est aussi l'un des aînés d'une longue lignée d'officiers d'affaires indigènes, qui perdurera jusqu'aux combats de la "pacification" du Maroc, illustrés par le capitaine Henry de Bournazel. Plus que de combattre, les Gendarmes maures étaient chargés de reconnaître le terrain et de faire du renseignement politique, mission que reprennent en partie les Spahis par la suite. Margueritte, qui a appris très jeune à parler le dialecte local, et qui semble avoir atteint par la suite un bon niveau d'arabe littéraire, se distingue vite dans ces fonctions. Simple brigadier de Spahis, il est nommé chef du bureau arabe de Miliana, poste dont il est le premier titulaire (1842). Lorsque les bureaux arabes reçoivent une organisation définitive en 1844, ce poste, qui réclame un officier de grade plus élevé que le sous-lieutenant qu'il est devenu, lui est retiré. Il est chargé, en contrepartie, du bureau de Teniet el-Had, poste qui vient d'être fondé pour tenir le col, passage entre plaine du Chélif et le Sersou. Il y reste une dizaine d'années, en qualité de chef de bureau, puis en 1851, de commandant de cercle, avant d'être mis à la tête du cercle de Laghouat, localité occupée depuis moins de deux ans. Il y restera de 1854 à 1860.

Ces responsabilités administratives et politiques, surtout celles des premières années, lui ont permis de côtoyer, bien plus que n'eût pu le faire un simple officier de troupe, les grands chefs de l'armée (Bugeaud, Pélissier, Yusuf),

dont il a guidé les colonnes à plusieurs reprises, en particulier lors des campagnes de l'Ouarsenis. Il a longtemps eu comme camarade au bureau arabe de Miliana le capitaine de Salignac-Fénelon, gendre du maréchal Randon, gouverneur de l'Algérie de 1851 à 1858. On peut penser que ces relations n'ont pas été pour rien dans sa promotion rapide, lui permettant de mettre en valeur de brillantes qualités. En 1851, ses recherches ont permis de démanteler un réseau confrérique jugé particulièrement dangereux pour la domination française (complot dit des "Bou Touaoula"). Aussi bien à Teniet el-Had qu'à Laghouat, il acquiert la réputation d'un bâtisseur (barrages, maisons de commandement, caravansérails). Ayant pu aborder à Teniet el-Had, point de contact et de passage important entre le Tell et le Sahara, la question du commerce du sud, il est chargé, dans son commandement de Laghouat, de concert avec deux autres jeunes officiers supérieurs (le commandant Séroka à Biskra et le commandant de Colomb à Géryville) de préparer une expansion au Sahara à laquelle on songe déjà, et qui ne se réalisera que quarante ans plus tard. Il écrira un jour que sa véritable vocation était dans cette œuvre de construction bien plus que dans la guerre.

Autant qu'un officier d'Afrique, Margueritte apparaît comme un des premiers "Algériens" (terme par lequel, comme on sait, se désigneront longtemps les Français d'Algérie). "Son premier et son dernier jour, écrira Emile Masqueray, éminent universitaire de la Faculté d'Alger, ont été donnés à sa terre natale. Mais ici nous revendiquons presque toute sa vie." Il a servi dans le pays pendant trente ans (1838-1870), spécifiquement dans la province d'Alger, qu'il n'a quittée ni pour l'Oranie, ni pour le Constantinois. Ses parents se sont établis à Miliana après la retraite de son père. C'est en Algérie qu'il se marie, en épousant en 1859 Victorine Mallarmé, fille de l'intendant militaire d'Alger (et cousine du futur poète Stéphane Mallarmé). C'est en Algérie que naissent ses deux fils, Paul (Laghouat, 1860) et Victor (Blida, 1866). Amoureux du pays, il a narré ses expériences et ses visions dans *Chasses de l'Algérie*, publié en 1869, hymne à la vie libre et rude des coureurs de bois et de steppes. Tout éloignement lui paraît pénible, en particulier "l'affreux Mexique", auquel il dira ne s'être jamais intéressé. Il se tient éloigné de l'Etat-major de métropole, dans lequel il se sent mal à l'aise, faute peut-être d'aisance en société, et sûrement d'une fortune suffisante pour faire bonne figure.

Ce retrait relatif s'explique aussi par le désaccord de ce pur représentant du "régime du sabre", partisan, comme la plupart de ses confrères des bureaux arabes, du maintien d'une autorité militaire à la fois protectrice et sans

entraves, avec la politique suivie depuis le départ du maréchal Randon. A partir de 1860, Margueritte n'exerce plus de commandement territorial. L'insurrection des Ouled Sidi Cheikh, qu'il attribue à une mauvaise administration, le remplit d'amertume. La campagne lui paraît mal conduite. Il s'inquiète des projets de Napoléon III, qui songe, pour des raisons d'économie,

à réduire les effectifs des garnisons françaises, et notamment à leur faire évacuer les Hauts-Plateaux. Il s'estime mis à l'écart par les autorités supérieures. Le commandement de la subdivision d'Alger qu'il assume de 1867 à 1870 lui permet surtout de goûter les charmes de la vie familiale dans sa maison de Mustapha proche du Champ de Manœuvres (1867-1870).

La guerre de 1870 l'arrache à cette existence paisible. Il est d'abord affecté au commandement d'une brigade de la division de cavalerie du général du Barail (1er et 3e Chasseurs d'Afrique), rattachée à l'armée du Rhin du maréchal Bazaine. Puis, après avoir été chargé d'escorter l'empereur à Sedan où se concentre l'armée de Châlons (maréchal de Mac-Mahon), il est placé à la tête d'une division dite de réserve, composée de son ancienne brigade (dont le colonel marquis de Galiffet, du 3e Chasseurs d'Afrique, prend le commandement) et d'une brigade de cavalerie légère (1er Hussards et 6e Chasseurs). Il se trouve ainsi participer, le 1er septembre, à la tragique journée de Sedan, au cours de laquelle, dans une désorganisation totale, 124 000

Français, commandés, au cours de la journée, par trois chefs différents (Mac-Mahon, Ducrot et de Wimpffen, trois généraux de l'Armée d'Afrique), cherchent à résister aux 242 000 Allemands qui effectuent un inexorable mouvement en tenaille autour de la place.

Faute d'une unité de commandement, la division ne peut jouer aucun rôle efficace. Maintenue sur le plateau d'Illy, au nord de Sedan, dans le vain espoir de tenir ouverte la route de Mézières, elle va être sacrifiée pour tenter d'expulser les Prussiens de la position de Floing, dont l'occupation achève le mouvement d'encerclement. C'est en s'exposant pour repérer le dispositif ennemi afin de préparer une charge que Margueritte est atteint d'une balle à



Chasseurs d'Afrique 1832 : officier

la bouche. Tombé de cheval, il remonte en selle, soutenu par deux cavaliers, va lentement vers ses escadrons rangés en bataille qui le saluent en abaissant leurs sabres et, rassemblant ses dernières forces, leur montre la direction des carrés ennemis. Sa division, galvanisée par la scène, tente, sous le commandement de Galiffet, de véritables "charges à la mort", arrachant au roi de Prusse l'exclamation historique : "Ah, les braves gens !" (ou bien "Les insolents !"). Mais comment les petits chevaux barbes et leurs petits cavaliers (1,60 m), auraient-ils réussi contre une artillerie et une infanterie qui ont su briser les gigantesques cuirassiers de Reischoffen ? C'est le massacre de cette belle cavalerie qui meurt sous le feu prussien comme l'avait fait, avant elle, les magnifiques guerriers d'Abd el-Kader sous le feu français.

Le général, transporté en Belgique, meurt le 6 septembre d'une blessure dont la gravité paraît avoir été sous-estimée. Deux statues, érigées, l'une à Fresnes-en-Woevre en 1884, l'autre sur la place de Kouba en 1887 (et transportée à Floing après l'indépendance); d'innombrables rues; un centre de colonisation fondé en 1884 à 9 km de Miliana; mais aussi le mémorial littéraire édifié par ses fils (et en particulier *Une époque*, vaste fresque de la guerre de 1870, dont un volume s'intitule justement *Les Braves Gens*), maintiendront le souvenir discret, mais durable, de ce soldat de légende.

## BIBLIOGRAPHIE

Jacques Frémeaux, *L'Afrique à l'ombre des épées, l'administration militaire française en Afrique blanche et noire (1830-1930)*, Service historique de l'armée de terre, 1993-1995, 2 vol.

Jacques Frémeaux, *Les Bureaux arabes dans l'Algérie de la conquête*, Denoël, 1993.

Margueritte (général), *Chasses de l'Algérie et notes sur les Arabes du Sud*, Bastide, Alger, 1869, VII-333p.

Margueritte (Paul), *Mon père*, nouvelle édition revue et augmentée des lettres du général Margueritte, E. Dentu, Paris, 1886.

Margueritte (Paul et Victor), *Une époque*, Plon, Paris, 1898-1904.

Villepin (P. de) *Victor Margueritte, biographie*, François Bourin, Paris, 1991.

Yacono (Xavier), *Les Bureaux arabes et l'évolution des genres de vie indigènes dans l'ouest du Tell algérois (Dahra, Chéelif, Ouarsenis, Sersou)*, Larose, Paris, 1953.

## Repères bibliographiques

Janine de la Hogue

**Maroc, les villes impériales, choix et présentation par Guy Dugas.** Omnibus, 55 F.

Dans la présentation de cette anthologie qu'il intitule : "L'Empire de toutes les passions", Guy Dugas nous raconte comment fut perçu par les Européens ce royaume un peu légendaire. "Bien avant d'apparaître, pour le voyageur, sous la forme d'un tracé détaillé sur une carte, vu comme but d'une expédition scientifique ou diplomatique, le Maroc constituait donc dans l'imaginaire occidental un formidable réservoir de mythes et de poncifs orientalistes... Abordée sur ce mode dramatique et édifiant, l'histoire du royaume de Maroc convient parfaitement au roman populaire de la fin du XIXe siècle..." Puis viendront des explorations plus "rationnelles" comme la fameuse *Reconnaissance au Maroc* (1883-1884) de Charles de Foucauld. Avec l'installation du protectorat naît un désir de meilleure compréhension. Puis "une autre littérature, celle du bled et des blédards, prône une mystique de l'action et valorise ces hommes nouveaux qui, à l'image du maréchal Lyautey, ont fait le Maroc moderne." Parmi les écrivains de cette anthologie : Pierre Loti, Jérôme et Jean Tharaud, François Bonjean, Henri Bosco, Michel Jobert, etc.

**Journal d'une mère de famille pied-noir, Alger 1960-1962,** par Francine Dessaigne. Avant-propos du professeur Louis Rougier. Editions Confrérie-Castille - 180 F.

"Témoignage d'un des drames trop négligés de la décolonisation : celui des mères qui s'interrogent, en dehors de toute préoccupation politique, sur l'avenir de leurs enfants grandis dans un climat de violence, où le meurtre et la mort leur tenaient lieu de spectacle quoti-

dien... Angoisse lancinante des mères qui ne peuvent voir partir leurs enfants pour l'école sans appréhender la balle perdue qui les couchera peut-être sur la chaussée... Si Francine Dessaigne publie son journal, c'est qu'elle a compris qu'il avait valeur de témoignage pour toutes les mères, ses sœurs qui, sur la terre ensanglantée d'Afrique, vécurent le même calvaire... Un témoignage, une stèle, un message, mais aussi un acte d'accusation, tel est ce livre, le plus humain, le plus poignant, le plus beau que l'on ait écrit sur le drame de l'Algérie perdue..." Ce livre, Francine Dessaigne l'a écrit il y a plus de trente ans. Il a paru en 1962 aux éditions de l'Esprit Nouveau. Je viens de le relire et j'ai retrouvé intacte mon émotion de cette époque. Cette nouvelle édition comprend le texte de 1962. Huit pages de photos en couleurs prises par Jean Dessaigne complètent ce témoignage. L'ouvrage est distribué directement par l'éditeur et n'est pas vendu en librairie.

**Carthage, le rêve en flammes, choix, présentation et commentaires par Claude Aziza.** Omnibus - 135 F.

Une anthologie, c'est une manière de faire la connaissance d'un pays, d'une ville. Ici, c'est une ville dont la réputation n'est plus à faire. Mais l'intérêt vient de la diversité des regards portés par des écrivains qui ont une manière de visiter une ville qui n'a pas de réalité physique. Ce qui reste de Carthage permet aux imaginations de se déployer sans frein. La légende devient alors réalité et le rêve prend corps. "La légende a entouré de brumes opaques la fondation de Carthage. On en connaît les détails par le poète Virgile mais surtout par l'historien gaulois Trogue-Pompée (1er siècle ap. J.-C.)



dont l'œuvre, aujourd'hui perdue, nous a été transmise par l'intermédiaire d'un abrégiateur du IIe ou IIIe siècle ap. J.-C., Justin... Le texte de Justin est, aujourd'hui encore, notre source principale sur la Carthage d'avant les guerres puniques."

**Debout dans ma mémoire**, par Jean-Claude Pérez, Editions Harriet, 64640 Hélette - 130 F en souscription en juin, 160 F ensuite en librairie.

Le docteur Jean-Claude Pérez a joué un grand rôle dans l'OAS en Algérie jusqu'à l'indépendance du pays. Il s'était engagé dans la lutte pour l'Algérie française dès le début des événements. Il a payé très cher cet engagement. Condamné à mort par contumace, arrêté puis expulsé d'Espagne, il va successivement au Chili, au Venezuela, en Suisse, aucun pays n'acceptant de lui accorder l'asile politique. Après toutes ces années de traque, il peut revenir en France exercer de nouveau la médecine. Mais il ne peut oublier et sa réflexion prend la forme d'un premier livre, dur, amer : *Le Sang d'Algérie*. Aujourd'hui, ayant pris sa retraite, il veut nous dire que malgré toutes les épreuves qu'il a subies, il est toujours debout et il se souvient. Le très beau titre de son livre, *Debout dans ma mémoire*, nous le dit et tout le texte nous prouve qu'il n'a rien oublié et que sa réflexion s'appuie sur des faits réels. Des faits qu'il analyse à la lumière de l'histoire et si cette histoire a un sens, ce n'est pas celui qu'on voudrait lui donner habituellement. A partir du récit étonnant de sa "cavale" à travers les pays, c'est un témoignage lucide mais sévère et la conclusion qu'il donne de l'abandon de l'Algérie fera grincer bien des dents.

**Quel gâchis! fragments d'histoire de l'Algérie française**, par Jean Coutelen, Editions du Panthéon - 120 F. Préface de Georges Hirtz.

Ce premier tome couvre les vingt dernières années de l'Algérie française (1942-1962) et s'intitule *Avant la tourmente*. L'auteur a été administrateur dans le bled et nous raconte quelques épisodes de sa vie en commune

mixte, les événements, les hommes qu'il a bien connus ou simplement croisés, les difficultés qu'il a surmontées, typhus, manque de ravitaillement, sécheresse, etc. Dans sa préface, Georges Hirtz, qui eut lui-même une grande carrière d'administrateur, juge l'ouvrage : "*Quel gâchis!* permet d'aller au fond des problèmes franco-algériens parfois majeurs d'après la Seconde guerre mondiale et de redresser pertinemment les erreurs ou omissions d'auteurs nombreux qui ont décrit des situations qu'ils n'ont pas vécues ou ont analysées de façon hâtive." Bien écrit, l'ouvrage nous replonge au cœur de cette vie du bled si peu connue par la majorité des métropolitains.

**Souvenirs d'Oran**, par André Balamich, Editions Domens, 22 rue Victor-Hugo, 34120 Pézenas, 1995, 60 F.

"Je ne retourne plus que par le souvenir dans cette ville, qui est si intimement mêlée aux plus fortes émotions de ma jeunesse que l'on me pardonnera de parler ici autant de moi que d'elle... Chaque fois je la redécouvrais à mesure que je la reconnaissais. A ses odeurs, d'abord : terre mouillée des jardins et des trottoirs arrosés, haleine des grands entrepôts et des herboristeries où s'entassaient dans l'ombre des sacs d'épices (cumin, cannelle, poivre, girofle) voisinant avec des sacs d'aromates (benjoin, encens)... bottes de fourrages, toiles de sacs, bâches goudronnées, crottin et urine des chevaux stationnés au soleil, brochettes de saucisses, de rognons, de foie et de rate, mises à griller sur des fourneaux en plein vent, devant les cafés et dont la fumée suffoquante remontait très haut dans les rues, odeur de la poussière qui emplit les narines, lorsque le vent la soulève en tourbillon, avant de la laisser retomber sur les ficus endormis des avenues." Vous avouerez que c'est comme si vous y étiez! Et encore je ne vous ai donné que les odeurs mais il y a tous les bruits, les cris, les paysages qu'André Belamich ressuscite à l'en-*vi*. Et l'histoire d'Oran, qui a façonné les hommes? "Des Phéniciens, puis des marins arabo-andalous l'avaient fondée, des Espagnols

leur avaient succédé, des Turcs les avaient délogés, les Français s'y étaient établis, remplacés de nouveau par des musulmans... L'histoire continuera peut-être jusqu'au jour où Oran abolie retrouvera son silence de pierre." Brève mais chaleureuse évocation d'une ville très aimée.

**Albert Camus, une vie**, par Olivier Todd, Gallimard - 180 F.

Dans une note d'avertissement, Olivier Todd prend ses distances avec les critiques et d'avance récuse les attaques. Il est vrai que faire la biographie d'un personnage tel que Camus n'est pas une mince affaire et l'ouvrage n'est pas mince en effet, 835 pages pour cerner une personnalité, c'est énorme et c'est finalement bien peu. Comme Todd le dit lui-même : "Albert Camus, une vie : celle que j'esquisse. Il y a cent biographies possibles pour tout être humain, remarque J.-B. Pontalis. J'ai dégagé, j'espère, les moments et les personnages importants d'une vie. Je m'appuie, entre autres, sur des témoignages. Une personnalité littéraire a de vrais ennemis durant sa vie et presque autant de faux amis après sa mort. Historiens, juges, biographes, tous butent sur la fragilité des témoignages. Trente-cinq ans après la mort de Camus, il était temps de trier." Todd a donc trié. C'est-à-dire qu'il a surtout retenu, des nombreux témoignages qu'il a recueillis, ceux qui lui paraissaient correspondre le mieux à l'opinion, l'idée qu'il avait déjà de Camus. Ecrire n'est jamais innocent. L'entreprise difficile que représente l'écriture d'une biographie vous expose à des erreurs, c'est tout à fait humain et, à la limite, excusable, mais vous amène parfois à une certaine distorsion du caractère, des idées, du personnage. Personnellement, je n'ai pas connu Camus. Mais le Camus d'Olivier Todd n'est pas du tout celui dont nombre de ses amis et, en particulier Emmanuel Roblès, m'ont souvent parlé. Et j'ai eu parfois l'impression que les faux amis dont Todd parle dans sa préface n'ont pas hésité à donner leur témoignage. Bien sûr, par moments, certaines phrases, en

apparence anodines, en disent long sur Camus. A une question qu'on lui pose : "Êtes-vous un intellectuel de gauche ?", Camus répond : "Je ne suis pas sûr d'être un intellectuel. (pause) Quant au reste, je suis pour la gauche, malgré moi et malgré elle." Le travail fait par Todd m'apparaît important, considérable même. Pourtant, la lecture du livre m'a laissée insatisfaite et, par certains côtés a blessé en moi l'image chaleureuse, ensoleillée que j'avais de l'écrivain que Roblès appelait son frère de soleil. Qu'Olivier Todd me pardonne de m'être sentie étrangère à son Camus. Cela tient, en partie, à sa manière d'écrire au présent de l'indicatif et de mêler l'anecdote et le jugement. On est parfois noyé dans la documentation au point de ne plus sentir l'homme Camus. Je ne l'ai, un peu, retrouvé que dans la conclusion. Olivier Todd dit ceci : "Rien ne permet de mépriser l'homme Camus et il y a de nombreuses raisons de l'admirer avec ses forces et ses faiblesses. Son attachante et chaleureuse bonté – oui, le mot est vieillot – humaine ou sociale embrasse quelques théoriciens... Cet essai de biographie n'est pas une démythification ni une hagiographie. Je n'ai pas dressé le catalogue du B.A. BA de Camus... Camus pouvait se montrer cassant ou très désagréable, mais chez lui la compréhension et la gentillesse l'emportaient sur l'arrogance et la susceptibilité : vulnérable, il fut fidèle en amitié et en amour, au-delà des passades. Il donnait plus qu'il ne prenait. Il flambait."

#### LIVRES REÇUS

qui feront l'objet d'un article dans le prochain numéro :

**Chronique d'un itinéraire singulier**, suivies de **Fables marines**, par Lucien Patania.

**Avec toi à Zaïma**, par Michèle Preiss.

**Un matelas par terre**, par Alain Meridjen.

**Archives juives**, numéro spécial "Les Juifs et la guerre d'Algérie".

**Burdeau-Sersou, 1905-1962.**

## Au M'Zab, vision d'artiste

Maurice Bouviolle

Maurice Bouviolle a découvert un jour, par hasard, ces étonnantes villes du M'Zab dont l'architecture l'a séduit. Ghardaïa est devenue l'un des motifs préférés de son inspiration picturale. Mais la ville lui a aussi inspiré des images d'écriture aussi colorées que sa peinture. C'est son neveu, André Appel, qui nous a permis de vous faire découvrir ce talent d'écrivain.

André Appel prépare actuellement un ouvrage qui donnera de Maurice Bouviolle une image très personnelle, tant par la connaissance de l'homme, grâce à ses attaches familiales, que par l'approche de son œuvre qui a été à l'origine de sa propre vocation de peintre.

J'aime à me retrouver au milieu de cette foule remuante et affairée où il faut bousculer et jouer des coudes pour avancer lentement. Spectacle de vie antique perpétué par ce peuple de pasteurs, de jardiniers, de marchands à figure grave, aux mœurs patriarcales et religieuses, auxquels se mêlent sans se confondre les nomades du Sahara, fiers et dignes sous leurs haillons de voyageurs éternels, et le peuple humilié des Juifs, furtifs et timides, mais jamais découragés.

Autour de la place, dans l'ombre transparente des petites arcades irrégulières, les boutiques mozabites ouvrent leurs trous noirs. Mêlé à la foule, j'épie les groupes aux arrangements imprévus et changeants, les gestes révélateurs des races et des visages, que le souci des affaires démasque. Le soleil sculpte en plis lourds, les burnous, les haïcks enroulés autour des rudes figures africaines ont des noblesses de toge. Sur des couvertures aux larges rayures noires et rouges, les grains coulent, hors des sacs ouverts. Le marchand, un Juif en chéchia crasseuse, les cheveux des tempes s'enroulant en longues frisettes, borgne, accroupi sur ses talons, les bras allongés, coudes aux genoux, attend patiemment derrière ses mesures pleines. Un Mozabite passe, se penche, prend dans le creux de la main quelques grains qu'il examine avec méfiance, les rejette et s'en va. Debout, tenant par les cornes son unique chèvre à poils noirs, un Arabe drapé de loques grises, immobile en plein soleil, attend l'acheteur dont les douros lui permettront de renouveler sa provision de blé. Voici, affron-



**Maurice Bouviolle, *Place du marché de Ghardaïa, le matin (M'Zab)*. Huile sur toile, 46 x 55.**

tés et attachés par le cou, en longue file double, les moutons tondus que le collecteur du marché a marqués d'un signe rouge. Dans le tourbillonnement des mouches, nuage noir et bourdonnant, éventrés à coups de hache, les sacs de dattes pilées. Plus loin sont entassés à terre les quartiers de mouton et de chameau, viandes rouges à l'odeur fade. Les tapis de haute laine, les coupons d'étoffe, les robes bigarrées des femmes, les foulards et les savates de cuir couvrent le sol. Fendant la foule et lançant sans arrêt son appel enroué, le vendeur de tapis ou de burnous va de groupe en groupe et, d'un seul coup d'œil échangé, recueille une à une les enchères.

Vers le milieu de la matinée, le soleil devient trop ardent, les bruits cessent, les groupes se disloquent lentement ; et bientôt, il ne reste plus sur la place sans ombre que quelques nomades occupés à recharger leurs bêtes avant le départ prochain. C'est l'heure où les affaires terminées et la sacoche pleine, chacun se réfugie dans l'ombre apaisante des cafés maures où

les conversations continuent autour de citronnades et des petites tasses de thé ou de café. J'allais prendre un peu de repos dans la chambre que j'occupe au Bordj, quand, prêtant l'oreille, j'ai entendu l'appel criard d'une rhaïta au souffle puissant, soutenu par le rythme saccadé et sourd des tambourins frappés avec une violence inouïe. C'est du Tatani que ce bruit m'arrive. Après quelques minutes en plein soleil, m'y voici bientôt.

Une foule est là dans l'ombre. Pressés les uns contre les autres sur des bancs grossiers, nomades aux yeux brillants de curiosité et de désirs, Mozabites en rupture de sainteté, silencieux et immobiles dans les burnous qui les paralysent, subissent l'ébranlement nerveux et l'envoûtement progressif des tambourins qui semblent danser tout seuls et rebondir au bout des bras musclés et noirs de trois nègres accroupis au fond du café, sur une petite estrade de maçonnerie, contre le mur. Dans l'encadrement sombre de la porte, en ombre chinoise sur le mur ensoleillé d'en face, le quatrième musicien, celui qui joue de la rhaïta, souffle aux quatre points cardinaux son appel ininterrompu. Le voici qui rentre, ajoutant au vacarme le cri perçant de sa clarinette d'argent, et le concert redouble de violence. Indifférent, penché sur le brasier rouge où mijotent les petites cafetières de zinc à long manche, comme un officiant près de son tabernacle de faïences bleues, le kaouadji, avec des gestes minutieux prépare les cafés et les thés. Devant moi, les yeux perdus dans un rêve vague, un Arabe respire un brin de menthe verte.

C'est ici le refuge des Ouled-Naïls. Bientôt en effet, en survient une qu'un nègre traîne au milieu des hommes, par les poignets. Les yeux sans regard, le visage indifférent, elle danse maintenant. Les lourds bracelets aux chevilles et aux avant-bras tintent doucement. Tous les yeux sont rivés à ce ventre, que soulève une ceinture de plaques d'argent ajourées et qui saute sans arrêt, comme détraqué par un tic nerveux. Du pavillon de sa clarinette dirigée en mouvements concentriques vers la danseuse, le musicien, à genoux, les joues luisantes et sans cesse regonflées, les yeux hagards, semble l'entourer et la couvrir d'effluves magiques. Les tambourins retentissent dans un crescendo affolant. Puis tout bruit cesse tout à coup sur un appel prolongé et aigu du rhaïtiste enfin épuisé...

C'est fini. Sérieuse et digne, en larges et lentes enjambées qui font sonner ses lourds bracelets de pied, la Nailia s'éloigne. Au milieu du café, sur son chemin, elle s'arrêta et but à même la peau de bouc goudronnée qui pendait au plafond. Un rayon de soleil filtrant entre deux poutres disjointes frappait son foulard vert et or d'où dépassaient ses cheveux noirs. Sa robe, dans l'ombre chaude du café maure était mauve.

## Notre ami, le peintre Alexandre Rigotard

Frédéric Meyer

**C'est un tableau qui, à la suite de Frédéric Meyer, nous entraîne sur les chemins de mémoire, vers une enfance heureuse où le peintre tenait une grande place.**

Le tableau est accroché au mur : une barque de pêche amarrée dans le port d'Alger, bassin de l'Amirauté. Les reflets dans l'eau sont d'une vérité hallucinante. Un léger voilier glisse à quelque distance, dont le triangle de toile blanche se dessine, à l'envers et déformé, sur le miroir mouvant du bassin. Il longe le môle où s'élève, insolite, un bâtiment surnommé bizarrement "le Palais des langoustes", rosissant sous un soleil de fin d'après-midi.

Lorsque je regarde cette toile signée Alexandre Rigotard, le passé reprend vie. J'étais enfant. Je connaissais bien M. Rigotard qui habitait l'appartement situé juste au-dessus de celui de mes parents, rue Mogador à Alger. Cet artiste avait offert, quelques années auparavant (vers 1920) le tableau à mon père. Ce dernier, admirant l'œuvre, avait dit tout à coup : "Cher ami, le bateau part à la dérive! ..." Instantanément, M. Rigotard s'aperçut de son omission et s'exclama en riant : "Sapristi! J'ai oublié de l'amarrer! ..." Quelques minutes plus tard, un filin reliait l'embarcation à une petite bouée brunâtre.

Quiconque eût rencontré, dans la rue et sans le connaître, Alexandre Rigotard, n'aurait pu manquer de se dire : "C'est un artiste peintre!". En effet, l'homme en était, physiquement, le vivant symbole tel qu'on l'imaginait à cette époque. Rien n'y manquait : le chapeau de feutre à large bord, la barbe légèrement grisonnante, la pipe inséparable, la cravate bouffante et la longue cape de couleur sombre.

Chez lui, où il vivait avec son épouse et leur fille Elise, il avait aménagé une pièce en atelier décoré de tentures de style arabe d'un côté, le mur faisant face étant couvert de nombreux tableaux dont la plupart étaient des marines, sa grande spécialité. Au centre de la pièce se dressait un gros chevalet toujours nanti d'une toile en cours d'élaboration. De cet

atelier, on jouissait d'une vue magnifique sur cette partie d'Alger, dominant la baie arrondie terminée au loin par le cap Matifou. Sur la droite, se profilaient nettement les montagnes bleues du Djurdjura, couronnées de neige en hiver...

Parfois, j'accompagnais mon père, invité par son ami Rigotard à une traditionnelle anisette. Il arrivait fréquemment que le peintre fût, précisément, en train de broser une toile. Alors, fasciné, je regardais le pinceau qui paraissait voleter sur cette toile, y déposant des touches légères d'un mélange mystérieux de couleurs, préalablement composé sur la palette. Et peu à peu, sous mes yeux émerveillés, le miracle se produisait : ce reflet fugace dans l'eau, ce dos arrondi d'une houle fugitive, ce rayon de soleil venant caresser la proue d'un bateau ou illuminant une voile, tout cela prenait vie! ... Et tout cela durant que l'artiste fumait sa pipe en discutant paisiblement de choses et d'autres avec mon père! ...

La radio n'avait pas encore fait son entrée dans les foyers, sauf rarissimes exceptions chez quelques férus de nouveauté. Encore s'agissait-il de postes à galène nécessitant un attirail encombrant et diaboliquement compliqué permettant une vague audition de voix ou de musiques lointaines, entrecoupée de crachotements affreux. Il ne pouvait être question, pour les Rigotard, de posséder un équipement aussi décevant. En effet, Mme Rigotard, mélomane avertie, n'eût pas supporté que sa chère musique classique fût traitée de la sorte. L'audition même d'un disque, par le truchement nasillard d'un "phonographe", lui était intolérable : "... De la musique en conserve!" disait-elle avec mépris. Il faut reconnaître qu'à l'époque... Elle avait eu le privilège d'être présentée à Camille Saint-Saëns durant l'un des séjours que fit l'illustre compositeur à Alger. Elle en parlait avec beaucoup de respect et une immense admiration!

Alexandre Rigotard partageait son temps entre son bureau à la mairie d'Alger, la peinture de marines dans le port ou les environs et quelques séjours à leur maison d'El Biar. Là, délaissant les bateaux, il peignait, avec le même bonheur, toiles ou aquarelles inspirées par le merveilleux panorama verdoyant.

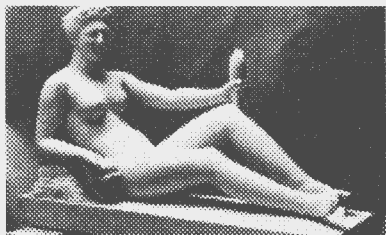
Cette période des années vingt s'écoula... Mes parents quittèrent l'Algérie, non sans avoir assisté aux festivités du "Centenaire" dont j'ai gardé le souvenir ineffaçable. Plusieurs années après, les Rigotard, à leur tour, abandonnèrent Alger pour s'installer à Aubagne, ville natale de Mme Rigotard, puis à Aix-en-Provence. C'est là que le peintre termina sa vie.

Et maintenant, où que vous puissiez être, monsieur Rigotard, ne regrettez pas d'avoir quitté ce monde. L'époque actuelle vous serait par trop étrangère!

## Paul Belmondo

### Paroles de mémoire en forme d'anecdote

**P**aris, tu m'as pris dans tes bras  
**A**urait pu dire cet enfant d'Alger.  
**U**n sculpteur dont le talent attirait  
**L**es distinctions et les honneurs.



**B**elmondo, mais c'est le nom d'un acteur, d'une star ?  
**E**h oui, c'est bien son fils et il en était fier.  
**L**es hommes célèbres sont passés par ses  
**M**ains d'artiste et il n'en éprouvait nul  
**O**rgueil, son talent lui semblait  
**N**aturel, comme s'il n'y était pour rien.  
**D**essins, sculptures, monuments et médailles,  
**O**euvre éternelle pour un homme immortel...

*artisans d'autrefois que revivait nos souvenirs  
et réchauffer le cœur*

*Belmondo*

Paul Belmondo m'a donné, un jour, la plus belle leçon de simplicité et de gentillesse qu'il soit possible de recevoir d'un sculpteur célèbre, académicien, avec, derrière lui, une expérience de quatre-vingt un ans. Alain Amato venait de terminer un album qu'il avait consacré à l'épopée incroyable des monuments d'Algérie, "tapatriés" en France et repris par certaines municipalités. Paul Belmondo, que nous avions sollicité, avait accepté d'en écrire la préface. Nous avons appris qu'il avait une très belle écriture et j'avais pris rendez-vous avec lui, dans son atelier de la rue Denfert. Nous souhaitions lui faire calligraphier – le mot n'est pas trop fort – les quelque quarante lignes qu'il nous proposait pour cette préface. Très intimidée par le personnage, frappée dès l'abord par le taylornement et par l'éclat de ses yeux bleus, je lui avais tendu le papier qu'il avait fait dactylographier et m'étais éloignée pour ne pas gêner son travail de copiste. J'étais très heureuse de pouvoir admirer dessins et bustes. Au bout d'un moment, il m'avait appelée et avait insisté pour que je relise le texte, superbement écrit d'une plume noire et ferme. Las ! A peu près au milieu du texte, un mot était répété deux fois, absolument sans utilité. Je ne savais que dire, que faire. Devant mon désorroi, Paul Belmondo décida de reprendre la plume. "Cent fois sur le métier, remettons notre ouvrage", me dit-il en souriant. C'est d'une main tremblante que je pris la seconde copie. Eh bien ! oui ! Vous avez deviné, une faute d'étourderie s'étalait, bien visible, eu milieu d'une ligne. J'osai à peine lever les yeux du papier. Mais il avait lu par-dessus mon épaule et s'était mis à rire. La feuille fautive tremblait toujours dans ma main. Lui, en souriant, se remettait au travail et concluait : "Il ne sera pas dit qu'une main de sculpteur n'est pas capable d'écrire correctement quarante lignes." La lecture de cette troisième copie fut, pour moi, une douloureuse épreuve car le copiste me regardait d'un air, oui d'un air espégle, comme s'il venait de se livrer à une bonne plaisanterie ! Je n'ai jamais oublié cette leçon.

**Janine de la Hogue**